



Tokyo-Olympiade

Ce devait être un film : c'est devenu une épopée, à l'égal des « Chansons de geste » qui, au Moyen Age, célébraient les exploits des preux chevaliers ; un livre d'heures enluminé aux couleurs olympiques ; l'illustration fastueuse, parce que servie par les raffinements de la technique cinématographique, de ce que sont les hommes, quand ils ne se préoccupent ni de guerre, ni de politique, ni de mesquines rivalités, ni de faits divers, mais lorsqu'un idéal authentique les anime.

Ce devait être un bilan, le compte rendu des heures glorieuses de Tokyo : c'est devenu un chant exaltant l'être humain dans le dépassement de soi-même.

Et cette musique avec ses recueils — le silence de l'athlète avant son troisième essai, la concentration du coureur au seuil de la finale des 100 mètres ; avec ses soupirs — le souffle du gagnant qui défonce de sa poitrine le ruban de l'arrivée, l'élan magnifique des gymnastes ; avec ses harmoniques — l'émotion suprême des médaillés au podium d'honneur ; avec ses silences — la solitude exténuée des marathoniens ; avec ses dissonances — les tics extraordinaires des lanceurs de poids qui tiennent leur boulet comme le virtuose son violon — cette musique humaine a des accords mêlés de sueur et de ferveur qui plongent le spectateur dans cet état de grâce où l'on prend subitement conscience de la dimension de l'être humain.

La beauté éclate dans ces statues en mouvement, dans ces muscles à la Michel-Ange, dans ces peaux bigarrées qui font abdiquer toute notion de race, surtout dans cet effort librement consenti pour l'honneur.

Et nous songeons au paradoxe qu'a dû soutenir le cinéaste Kon Ichikawa. En effet, au milieu de kilomètres de film, il fallait opérer le choix. Il importait de sacrifier la prodigalité de la pellicule au profit de « la » séquence, du « visage », tout en saluant chaque discipline des Jeux.

La masse, la foule, la théorie d'athlètes, il s'agissait de les montrer, ne fût-ce que pour illustrer la prodigieuse puissance du mouvement universel qui, pendant quinze jours, capta l'attention du monde.

Mais l'homme sort vainqueur de ce film. Non seulement le champion, mais le petit garçon qui explose de joie au milieu des spectateurs ; non seulement le premier, mais le marathonien titubant qui achève, au prix d'un calvaire, un parcours où il n'a plus aucune chance ; non seulement le médaillé, mais ce porteur radieux de la flamme olympique, dont le sourire extraordinaire, parce que fier, parce qu'infiniment confiant, « ouvre » les Jeux qui se terminent dans les flambeaux de l'amitié.

Oui, l'homme, de l'athlète comblé au spectateur anonyme, du concurrent-sans-nom au surveillant imperturbable, sort vainqueur de Tokyo-Olympiade.

Ce devait être un film : c'est devenu une fresque de l'humanisme contemporain, qui dépersonnalise la vedette pour mieux personnaliser l'individu.

Le reportage, le film, le documentaire ne restent que dans la proportion où l'actualité contient une vérité éternelle.

En définitive, seul l'être humain nous apparaît comme une fin.

C'est pourquoi les Jeux Olympiques nous touchent beaucoup plus que toute autre manifestation sportive ; dans l'Olympisme, le sport ne constitue qu'un moyen donné à l'homme pour s'accomplir dans sa totalité.

C'est pourquoi ce film continuera longtemps à impressionner le regard de notre mémoire : à travers la beauté des formes et des couleurs, au-delà des apparences et des motifs, il nous donne une merveilleuse leçon d'humanité.

L'homme en sort vainqueur... c'est-à-dire meilleur.

Claude Morgat.